

LE ZIG-ZAG

JOURNAL ILLUSTRÉ
POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET MONDAIN

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF

AYMÉ DELYON

PROVISOIREMENT

Chez Léon VANNIER, 49, quai Saint-Michel

ABONNEMENTS :

Lyon et la France : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste

Les Annonces se traitent de gré à gré et sont reçues directement au bureau du journal.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

ADMINISTRATEUR : ERUAL

RUE MOLIERE, 95, LYON

SOMMAIRE

Impressions de Voyage Ant. Brébion. — Nouvelles en Zig-Zag. — Chronique Parisienne, Marty-Cazalès — La sainte-Cécile, Honoré Juillard.
FEUILLETON : La Gouvernante Modèle, Erual.

Le 4^e concours du Zig-Zag, est ouvert pour finir le 1^{er} janvier 1885. Les conditions sont les mêmes, savoir : 2 francs pour unique prix d'entrée, nombre illimité de lignes, vers ou proses édités ou non. 1 franc pour section de jeux d'esprit, au choix même de l'écrivain pour nombre et grandeur. Les récompenses sont : abonnement annuel ou partiel au journal si l'on n'est abonné déjà ; autrement volume valant au moins trois francs ; le tout toujours accompagné d'un parchemin au nom du titulaire, primé dans un genre quelconque, qui sera imprimé ensuite à son choix aux conditions ordinaires de notre journal : 5 cent. la ligne pour les abonnés, qui reçoivent le jour de l'insertion trois journaux gratuits ; et 10 cent. pour les non-abonnés qui ont droit dans le même cas à trois journaux gratuits.

Impressions de Voyage

SUITE Mobilis in Mobile

Mon cher Directeur,

Ma dernière lettre vous était adressée d'une fournaise ; la présente ne vous parvient pas d'un climat moins chaud. Sur la mer Rouge ou sur le sol cochinchinois, le soleil darde ses rayons avec la même insouciance profusion. Vous entrez dans la saison d'hiver, nous commençons la saison sèche.

Je ne suis terrien que depuis huit jours. Aussi la présente correspondance courra la poste par rétrogradation, car je ne puis vous offrir de la fraîche actualité.

Je ne m'éloignerai d'ailleurs point énormément de mon port d'attache ; je ne vous ferai point naviguer depuis Aden, mais seulement de Singapoor, la belle et florissante possession anglaise, dont

la rade immense, semée à profusion d'îlots verdoyants, à la luxuriante végétation, abrite une multitude de navires et d'embarcations de commerce de toute grandeur, de toute forme et de toute nationalité.

C'est un spectacle vraiment imposant et majestueux que celui qu'offre ce port aux eaux profondes d'un bleu d'azur, sillonnées en tous sens par les rapides vapeurs et les sveltes voiliers se croisant, se contre-passant, évoluant.

Le port a la forme d'un arc ; la terre basse disparaît sous le feuillage épais et d'un beau vert des arbres qui s'étouffent, s'entraînant, se huchant les uns sur les autres en des fouillis inextricables.

Le spectacle qu'offre aux regards de l'Européen le mouvement continu de cette rade est merveilleux ; ses eaux bleues d'azur sont plus bleues que celles de la Méditerranée ; en tous sens, vapeurs, voiliers et barques la sillonnent, la parcourent, et la profondeur du fond permet aux navires du plus fort tonnage d'accoster à quai.

Les jonques, les sampas, en quantité presque innombrable, remontent les arroyos où elles se garent, entassées, serrées, pressées les unes aux autres, comme le font les oiseaux l'hiver. C'est partout une forêt de mâts, un fouillis de cordages, une profusion de flammes, de pavillons au bariolage multicolore qui s'agitent, qui frissonnent gaiement et fièrement entre les vergues, dont les grands bras dentelés se profilent et se découpent de mille façons dans la draperie gris bleuâtre qui ferme l'horizon.

La ville principalement, habitée par des Chinois, est une ruche ; on y pratique l'axiome anglais *jisme is money* ; elle est adossée à des coteaux peu élevés, mais elle n'est construite que dans la plaine, de leur base à la mer ; elle forme en quelque sorte trois quartiers distincts séparés par un arroyo : l'un, celui qui confine aux dépôts de charbon, est seulement habité par les Asiatiques ; les maisons, basses, sont en partie construites dans un bas fond, à peine élevées, au-dessus du marécage qui moisit leurs pilotis.

Cette partie de Singapoor n'est nullement commerçante ; c'est d'ailleurs la plus éloignée de la rade.

La cité européenne forme une sorte de presqu'île ; les Anglais et les Allemands y tiennent de grands comptoirs. Des millions se brassent sur ce coin de terre, habitée par moins de 500 Européens en 1883. Le chiffre des opérations commerciales a dépassé 600 mil-

lions. Le centre d'affaires est enfiévré de négoce ; on y travaille comme savent le faire nos redoutables concurrents, qui accaparent et monopolisent tous les produits, toutes les industries, selon la triviale expression, à notre nez et à notre barbe, sans que nous fassions effort pour lutter.

De monuments, il n'en est aucun ; on rencontre quelques édifices publics, mais qui n'ont rien de remarquable. Ce sont des constructions carrées, appropriées à la vie orientale et au climat ; mais aucune décoration extérieure. Sur la plage se trouve une sorte d'immense pelouse dont le périmètre est clos par des chaînes : c'est le Jeu de Paume et de croquet.

Singapoor possède à trois milles dans l'intérieur un jardin botanique tenu avec toute la correction britannique. Il est intéressant à parcourir ; tous les plans sont étiquetés, catalogués ; on y a établi des bassins et des jeux d'eaux, ainsi qu'une sorte de serre (hangar couvert de paille de riz) pour les plantes demandant de l'humidité et peu de soleil.

Comme curiosité locale, je vous citerai la *pousse-pousse*, sorte de *cacolet* à deux roues avec une capote pour la bête de trait. Entre les brancards est placé un Malabar ou un Chinois, simplement vêtu d'un mauvais caleçon ; le restant du corps complètement nu ; la tête coiffée d'un large chapeau de bambou ayant la forme de cône, très plat, et vous aurez cette voiture et son attelage.

Ces bipèdes de trait courent continuellement sans arrêts pendant cinq et six milles de suite, conservant toujours la même allure. Ils vont beaucoup plus vite que les *sapins* parisiens. On se sert beaucoup d'eux comme moyen de locomotion, et quoique la chose puisse vous paraître barbare et peu philanthropique, je ne me suis fait aucun scrupule de me faire traîner.

Le salaire de ces malheureux est de cinquante centimes par course, si longue soit-elle. On peut tenir deux personnes dans le *pousse-pousse* ; alors le prix est double.

Il y a d'ailleurs de nombreuses voitures dans le genre de nos fiacres à Singapoor ; leur nombre est d'environ 5 ou 600, compris les *cacolets*.

Au revoir, mon cher Directeur, l'heure me presse ; je vous envoie mes meilleures amitiés.

ANT. BRÉBION.

FEUILLETON DU ZIG-ZAG

28

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74.)

PREMIÈRE PARTIE

— Mlle Gerbini !... exclama M. Sumène, Mlle Gerbini ! ne put-il s'empêcher d'ajouter dans la surprise croissante où la plongeait ce physiologiste inconnu encore... Mais alors, Jules, quel homme êtes-vous donc... quand vous ne faites danser qu'elle-même presque. Et vous ! jadis le don Quichotte des beautés ordinaires, et surtout délaissées, souligna-t-il souriant presque, Jules, ne les abandonnez-vous pas et toutes à l'occasion, en faveur de cette « atroce blonde ». Je vous rends ici une féminine expression entendue à ce sujet.

Le beau Jules secoua sa belle tête des plus négativement..

— Mlle Gerbini est, en effet, non une atroce, mais bien une sotte et trop précoce blonde... qui ne sera jamais ma femme... En la faisant danser aussi assidûment, j'en conviens, surtout à la soirée des Challuze, j'ai voulu épargner à votre ami d'enfance, un respectable père, les humiliants déboires que le dévergondage de

sa fille lui eut attiré d'abord chez l'hermine des Challuze, puis le surlendemain, à la maison, de la part de deux de ses concurrents en affaires, heureux d'abaïsser cet homme estimé, en ricanant, peut-être tout haut de la conduite inqualifiable de sa fille, qui osait m'interpeller d'un bout du salon à l'autre, pour montrer à toute la réunion le pouvoir qu'elle a sur sa dupe : c'est de la sorte que déjà Mlle Gerbini parlerait de moi ! Ah ! pauvre fille, scanda le « sage Caton » avec mépris. Cette même demoiselle Gerbini, poursuivit-il acerbement, qui a eu soin de s'assurer la complaisance de deux des caissiers de son père, à Milan... (j'ai eu aussi soin de m'en assurer les preuves, pour me débarrasser de ses poursuites le jour où elles m'agaceraient définitivement)... puis la même fille, afin que ses complices ne changeassent rien aux additions de son goût imposées aux comptables en vue de sa toilette ruineuse, Carlotta Gerbini ne recula pas du tout devant la nécessité devenue d'en faire ses nouveaux amants... ce que, de même, je rappellerai à cette fille... bientôt peut-être, pour anéantir ses audacieuses espérances, provoquant cet indiscret ramage.

— Mon fils, intervint le conciliant et courtois président du Tribunal de Commerce à Lyon, j'espère toutefois que vous n'irez pas trop loin ?

— Ah ! soyez rassuré, mon père ! je me souviendrai... que c'est peut-être encore une femme... et de plus la fille de votre intime ami... Finalement, mon père, je vous ai signalé Mlle Gerbini... Je pourrais en citer bien d'autres ! Maintenant, vous allez me demander quel rapport a tout ceci avec Mme du Boys ? pardonnez cette longue digression, nous y sommes...

— Jules, interrompit le père avec intérêt, je n'ai rien à pardonner dans vos confidences si sensées... parlez donc longuement encore si cela vous agréé.. Il y avait trop longtemps, du reste, que je n'aie été aussi favorisé.

— Ah ! mon père ! mon père ! balbutia le fils dont l'apaisement s'envola ; puis redevenant pâle, il perdit la suite de ses idées...

— Voyons ! grand enfant, encouragea M. Sumène plus attentif qu'il ne se croyait d'après le but des mobiles impressions de Jules, et inquiet aussi de l'impression changeante sur toute sa physiologie surexcitée. Voyons, Juliot, nous sommes chez nous, je crois, persuada-t-il tout en allant sur la boîte de havanes y puiser pour ce « Juliot » de jadis et pour ce père... qui prenait des cigares afin de donner entière expansion à cette pauvre âme si longuement murée. Une conversation menée entre deux bouffées, quittait tout air de solennité.

Jules... plus jamais le Juliot de tante Ursule ni de sa mère, hélas !... refusa d'un geste poli, pour continuer :

— Je me demandais, anxieux, quel serait le moyen d'éviter un mariage honteux ou simplement ridicule, lorsqu'Anna m'écrivit à Toulon qu'elle s'ennuyait à déperir en mon absence. Habituellement tout à vos immenses affaires, vous ne pouviez, mon père, rester le compagnon des jeux de votre fille, non plus que grand-tante dont les goûts, le caractère, malgré sa bonté inhérente, ne doivent aller de pair avec ceux d'un enfant. Anna réclamait quelqu'un pour me remplacer aux barres, à la promenade... partout, finalement. L'idée d'une gouvernante surgit alors, mais j'attendais ma rentrée de voyage avant de vous soumettre la totalité de mes

Nouvelles en Zigs-Zags

Pour répondre, cette fois (et nous y reviendrons), aux personnes s'étonnant de notre laconisme sur les deux théâtres de Lyon, on saura que M. Dufour nous a refusé carrément des billets, au nom de la Société des auteurs et compositeurs, lesquels auteurs et compositeurs auraient défendu à leur chef pourtant de nous donner des billets.

Nous avions cru jusqu'alors, excusez notre ingénuité profonde... que lesdits auteurs et compositeurs ne cherchant, dans leur intérêt, qu'à se faire connaître, y étaient trop intéressés entre autres pour se fermer un moyen de propagande par l'un des journaux de salon les mieux accredités depuis la troisième année qu'il existe... Victime, par M. Dufour, nous nous sommes rabattu sur Paris, où le Zig-Zag existe et y a des billets; aussi donnerons-nous les comptes rendus de Paris, et voilà tout.

Paris-Rome nous apprend qu'une émouvante cérémonie a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville de Turin. Toutes les villes italiennes, représentées par leurs syndics, ont offert à la ville de Turin un témoignage d'amitié et de reconnaissance pour l'accueil fait à toute la nation, dans la circonstance de l'Exposition et chaque fois que les intérêts de l'Italie ont fait de Turin le centre du pays. Le témoignage consiste dans un aigle en bronze qui tient les armes de la ville et qu'entoure une branche de lauriers.

Qui n'a lu quelque chose de Mme de Bassanville? La grande dame, doublée d'écrivain distingué, vient de s'éteindre, et malgré que beaucoup de journaux aient relaté sa mort et fait mention de ses mémoires, nous croyons être encore d'actualité en empruntant à Jules Claretie ce résumé de choix qu'il édite dans le Temps :

J'ai été élevée à la Malmaison. Mon père, membre de l'Institut, était placé auprès de l'impératrice Joséphine, dont ma mère était une des dames pour accompagner. Là, je vis souvent Napoléon, qui était souvent de fort maussade humeur, j'en conviens, tandis que je le connus si charmeur et si bon quand je fus d'abord élève d'Ecouen, puis élève de Saint-Denis, alors maison impériale fondée par lui pour l'éducation des jeunes filles.

Plus tard, j'eus l'honneur d'appartenir à la duchesse d'Angoulême et Louis XVIII, mon mari étant alors dans la garde royale.

Plus tard encore, l'un des frères de ma mère, Amédée Jaubert, qui fut plusieurs fois ambassadeur sous le premier Empire, maria sa fille à M. Dufaure.

Je fus camarade d'enfance avec le comte d'Alton-Shée, sa sœur s'étant mariée au second frère de ma mère, M. Maxime Jaubert, alors avocat général à la cour royale; Edmond avait à cette époque une dizaine d'années, moi autant à peu près, et, chez cette jeune tante pleine d'esprit et de savoir-faire, plus tard, je fis connaissance avec Berryer, Rossini, Alfred de Musset, enfin avec une foule de gens célèbres dont je veux parler.

Autrefois Paris n'était pas du tout ce qu'il est aujourd'hui : un vrai caravansérail où chacun se place à sa guise. Il n'avait que trois ou quatre cent mille âmes et ne se divisait qu'en deux classes : le grand et le petit monde. Or, ma naissance me plaçait dans le premier et j'ai connu tous les personnages de ce temps-là, ce qui me permet d'en parler de visu.

Un jour, quand des désastres de fortune m'obligèrent à travailler, je pris la plume et j'appris un peu à m'en servir, grâce à Nestor Roqueplan, qui, loin de mettre avec moi en pratique cette affreuse maxime que « l'ingratitude est l'indépendance du cœur », se souvenant au contraire des services rendus à sa famille, dans le passé, par la duchesse de Laviano, la sœur de mon mari, me fit protéger par E. de Girardin, Jules Janin, etc., lesquels furent pour moi d'une bonté si parfaite que je pus me refaire une position qui me permit d'ouvrir un salon, lequel eut, grâce à eux, quelque succès,

impressions. Je voulus choisir tout en ayant l'air de rester étranger à cette installation primesautière. Car, me dis-je, une jeune fille sage, instruite et pauvre surtout n'aura, en entrant à la maison ambition autre que de gagner son salaire le plus consciencieusement possible, seul moyen chez nous de le gagner longtemps, ayant peut-être en surplus des parents nécessiteux à soulager.

— Il m'est clair que je vais vous paraître romanesque; mais je me voyais, épiait les allures de la jeune fille à son début, vis-à-vis ma sœur et vis-à-vis moi, ensuite, si le premier examen eut convenu à vous et à moi. En l'épousant plus tard, j'avais presque sûrement le vrai bon lot dans cette épouvantable loterie du mariage, dont l'éventualité des résultats effraie les plus fanfarons de mes amis, à commencer par Victor-Stéphen de Challuze, « une héritière » comme moi! De la sorte, je tentais une spéculation sur le réel bonheur et non sur l'argent de la dot. On ne m'eut point soupçonné de courir après la dot et j'épousai selon mon cœur seul.

— Nos sentiments sont assez connus, Jules, pour qu'ils ne soient point soupçonnés de se déterminer sur une pile d'écus en plus ou en moins. Loin de vous trouver romanesque, de vous blâmer, j'approuve, je ratifie en tout l'idée préconçue. Ferais-je donc un crime de chercher à devenir heureux, surtout à vous, mon enfant. Je ne suppose commettre aucune phrase romanesque non plus en répétant que votre bonheur ne peut être que le mien. Aussi me suis-je imposé sans peine cette loi : de ne jamais contrarier votre mariage, pas plus que nous ne nous opposerons à celui de votre sœur, lors même que son dévolu ne présenterait le moindre avantage pécuniaire, si ce choix nous allie à une parfaite moralité

J'ose le dire; ainsi, on y rencontra Isabey, Gavarni, Henri Monnier, Kalkbrenner, Tagliafico, Mario; on y entendit même Mme Malibran. Enfin ce qui prouve qu'il était vraiment à la mode, mon salon, c'est qu'au moment du coup d'Etat, lorsque brilla la petite Fronde, les hommes politiques d'alors, Persigny et Morny, cherchèrent à me faire jouer leur jeu, mais vous comprendrez facilement qu'il en furent pour leur peine.

J'ose le dire hautement, sans crainte d'être démentie par personne, ma vie fut toujours parfaitement honorable, et le seul reproche qu'on se soit permis de m'adresser, c'est de dire que j'ai changé de nom et pris un titre qui ne m'appartient pas.

Eh bien, le premier n'est pas de ma faute, et le second est mon droit. Voici l'historique véritable de ces deux choses.

Au commencement de mon travail, je voulus fonder un journal d'éducation; je donnai donc à ma publication pour nom : *Journal de jeunes filles*, et je le signai de *comtesse Le Brun*; mais de bons amis vinrent me prévenir de débaptiser ma petite revue au plus vite, parce qu'il existait en ce moment à Paris une très infâme maison portant le nom de maison Lebrun.

Je me débaptisai donc, selon le conseil qui m'était donné, et, d'après l'avis de mon oncle, l'avocat général en cour royale, je pris pour mien le nom d'un propriétaire, *Bassanville*.

Quant au titre de comtesse, j'ai le droit de le porter, sinon officiellement, au moins ordinairement, car mon mari fut fait comte par Murat, dont il était l'un des officiers d'ordonnance, alors que Murat était roi de Naples, et la duchesse de Laviano, sœur de mon mari, dame d'honneur de la reine Caroline. Seulement, les Bourbons n'ayant pas voulu reconnaître ce titre, il fut perdu, sinon pour moi, puisque je m'en suis toujours servi, au moins pour mes enfants, qui ne purent le prendre.

J'ai connu bien des gens, à commencer par Napoléon Ier.

Dans mon enfance j'avais une peur affreuse de Napoléon, parce que — je vous l'ai dit — je ne le voyais qu'à la Malmaison où il venait, et surtout restait de très maussade humeur, Joséphine passant tout le temps de sa visite ou à pleurnicher, ou à lui faire des reproches; mais, quand je devins élève de la maison d'Ecouen, puis de celle de Saint-Denis, toutes deux fondées par lui, et que je le vis au milieu de nous dont il paraissait le père, j'appris à le connaître et à l'aimer de tout mon cœur. Il venait souvent nous voir quand il était à Paris, et cela n'importe à quelle heure; il montait seul dans nos classes, nous interrogeait les unes et les autres, et riait selon la circonstance, mais toujours avec bonté.

Quelques jours après son retour de l'île d'Elbe, il arriva tout simplement, sans suite, à Saint-Denis, où les élèves de Mme Campan avaient été envoyées lorsque les Bourbons avaient rendu Ecouen au prince de Condé, et, sitôt qu'on aperçut sa voiture entrer dans la cour, les élèves, qui l'adoraient, désertant les classes, coururent pour l'entourer, tandis que, de son côté, la surintendante en faisait autant.

— Sire, dit elle, nous n'espérons pas avoir aussitôt l'honneur et le bonheur de vous voir!

— Cependant, fit il en souriant, vous auriez dû penser, madame, que ma première visite serait pour les filles de mes braves.

Et, soit par politique, soit par bonté, il resta plusieurs heures avec nous, tantôt dans une classe, tantôt dans une autre; aussi, quand il partit, nous nous mimas toutes à fondre en larmes. Etait-ce pressentiment?

Ce que je peux assurer, par exemple, c'est que, tant que Napoléon vécut, la maison de Saint-Denis même renouvelée en très grande partie par des filles d'émigrés, conserva pour lui un véritable culte, que celles-ci adoptèrent, et ce qui le prouve, c'est que, lorsqu'il mourut, les grandes élèves adressèrent au roi une supplique pour obtenir de porter son deuil, non comme ancien empereur, bien certainement, mais comme fondateur de la maison, et Louis XVIII, qui avait de l'esprit, comprit la chose, car on

de famille, jointe à une bonne éducation de la part au moins de mon gendre.

Cependant, Jules, continua M. Sumène, malgré toutes ces raisons inconnues de tous jusqu'à ce soir, et lesquelles j'approuve, il n'était guère convenable, ni même humain, de faire tomber la contrariété de l'échec subi par vos projets inavoués sur une personne parfaitement innocente d'une usurpation que son dévouement lui avait valu. Aussi, pourquoi n'avez-vous jamais parlé de cela qu'à présent? Nous aurions trouvé un autre mode de reconnaissance en regard de Mme du Boys, et bien des maux pour l'avenir nous auraient été épargnés, prophétisa M. Sumène, tressaillant à son tour.

— Mon père! ce fut l'isolement dont la petite se plaignait qui m'a fait concevoir l'idée que je vous soumetts. Et je vous le répéterai, j'attendais d'être près de vous pour exposer mon plan. Lorsque la lettre de ma sœur m'apprit en même temps et l'accident de voiture et l'installation aussi précipitée qu'inattendue chez moi d'une gouvernante, je ne dissimulerais plus avec quelle hâte je bouclai ma malle pour arriver, en jugeant par moi-même de ce qu'il en résulterait pour mes espérances.

Faudra-t-il vous avouer, continua le fier jeune homme, que le premier coup d'œil lancé sur l'étrangère me déplut pour... une Eternité; et pourtant cette femme est jeune, et je ne pus que la trouver belle, trop belle même. Cette gouvernante me sembla dangereuse, je n'en sais encore le pourquoi; ses traits montraient la dureté d'une cariatide. Elle m'imprégnera toujours de son froid intense!... Femme, Mme du Boys s'aperçut immédiatement de la

ferma les yeux quand, sur l'ordre des meneuses de la conspiration, les élèves reçurent tout bas l'ordre de mettre un crêpe à leur bras sur la manche de leur robe, le deuil se portant, dans la maison, le crêpe au bras comme dans l'armée. Ce qui fut fait.

Voilà un résumé de ma vie entière que je viens d'indiquer, et je suis bien heureuse d'en pouvoir ainsi retrouver le souvenir aujourd'hui que mes quatre vingt-deux ans vont frapper à ma porte. Le bon Dieu en soit donc béni!

Ce n'était pas seulement ces quatre-vingt-deux ans, ajoute M. Claretie, qui allaient frapper à la porte de la comtesse de Bassanville, et les lignes que je viens de recopier sont les dernières qu'aient tracées cette spirituelle et charmante disparue.

CHRONIQUE PARIENNE

Avant-hier, le quartier Montceau a été le théâtre d'une échauffourée, à laquelle il ne faudrait attribuer aucune importance si le gouvernement n'avait commis la maladresse de vouloir empêcher quelques anarchistes écervelés de brailler leurs utopiques théories à propos de la crise ouvrière actuelle.

Quelques jours avant, un placard du plus bel écarlate, affiché et presque aussitôt arraché par les agents de la préfecture, invitait les travailleurs au meeting de la salle Levis. Cette affiche contenait ce passage :

« Nous ne devons pas mourir de faim quand les greniers regorgent de blé. Nous ne devons pas coucher dans la rue quand des milliers de logements sont inoccupés. Nous ne devons pas grelotter sous nos haillons alors que les magasins sont encombrés de vêtements. »

C'était un violent appel aux passions et une excitation au pillage. Quelques vrais et honnêtes ouvriers fourvoyés avaient répondu à l'appel; la réunion avait été orageuse et avait fini vers 4 heures 1/2, faute d'éclairage, la salle n'étant louée que pour ce jour; avant de se séparer, et au milieu de l'obscurité, l'ordre du jour suivant avait été acclamé :

« Considérant que les prolétaires sont exploités et que le gouvernement bourgeois ne veut rien faire pour eux, les prolétaires réunis à la salle Levis, décrètent :

« Un meeting public aura lieu d'où l'on partira pour aller reprendre dans les boulangeries le pain qu'on leur vole. »

La sortie s'effectuait avec un calme relatif, à peine quelques cris : A mort les bourgeois! Vive la Commune, lesquels cessaient une fois dehors.

La foule commençait à se disperser et tout aurait fini là, lorsqu'au coin de l'avenue de Villiers et du boulevard des Batignolles, ce cri retentit : Un mouchard! C'était effectivement un agent en civil qui avait été reconnu, et c'est sa présence qui a tout gâté, car aussitôt ce cri répété de toutes parts, une cohue formidable se forme sur ce point et la bagarre commence. Les boutiquiers, surtout les boulangers, se hâtent de fermer leurs boutiques et la lutte s'engage entre les manifestants et des agents nombreux arrivés comme par enchantement de toutes les rues voisines qu'ils barraient, ce qui m'a paru un étrange moyen de disperser la foule.

En ce moment, un tramway de la Villette passait, le malheureux agent reconnu et poursuivi avec acharnement, veut y chercher un refuge, on le prévient, il se débat et finalement est jeté à terre et piétiné; un officier de paix qui veut le dégager est blessé à la nuque, son sang coule, on le transporte à la pharmacie

lueur de répulsion qu'elle ne pouvait qu'entrevoir de notre tout premier contact. Ce fut dès lors que mon éloignement, qui serait devenu de l'indifférence à la longue, se changea de ma part en aversion raisonnée, puis en haine immuable, lorsque je vis des manœuvres dignes d'une vieille intrigante pour m'englober à sa dévotion intime. Sentant que j'étais l'obstacle sérieux contre les hardis projets que je lus de suite sur son front audacieux d'inaltérable camée et dans ses yeux pourtant toujours voilés. Elle me devina; sans que jamais je ne lui aie fait la miséricorde de lui parler avec un atome de familiarité.

— Voyons, Juliot, fit remarquer le négociant du ton de la conciliation, je crains que le ressentiment ne vous égare complètement, comment voudriez-vous qu'autant de nuances puissent se découvrir avec si peu de condescendance et d'aménité témoignées de l'un à l'autre. Vous parliez de sphinx un jour; je compte que Mme du Boys aurait pris pour vous sa figure féminine. Je vous dis que, pour vouset pour... d'autres, vous en auriez bien arraché les ailes à ce sphinx... ces ailes à tous les instants... vous éloignent... prenez-y garde de votre père et de la vérité.

— Veuillez patienter, mon père. J'ai parlé de la susdite gouvernante aux deux seules personnes au monde en qui, après vous j'eusse jamais confiance : Paul Doulaincourt et Victor Lachenal. Vous m'accorderez, je l'espère, que ces deux hommes connaissent la vie et soient physionomistes, Victor surtout! qui par état le fut devenu si son tempérament ne l'y portait... Eh bien! Paul m'a répondu de suite qu'il trouvait cette femme étrange en toutes choses, et Victor, plus calme, qu'il avait renoncé depuis longtemps,

voisine; un autre agent reçoit un coup de couteau. Enfin vers 5 heures, arrive au trot, venant de l'Elysée, un peloton de gardes républicains à cheval qui a bientôt fait de balayer la place. En même temps arrive du côté opposé une forte escouade de gardiens de la paix. Les arrestations ont commencées aussitôt en assez grand nombre et à 6 heures tout était rentré dans l'ordre.

En somme, mauvaise journée pour le travailleur, car ce n'est pas avec l'agitation dans la rue qu'il fera renaitre la confiance et les transactions qui donnent le travail; mauvaise journée aussi pour l'autorité, qui a eu le tort d'intervenir mal à propos.

Les débats sur le Tonkin, commencés hier, vont durer plusieurs jours; tout le monde a le désir de connaître le fond de cette guerre et d'en finir au plus vite.

Le ministre a enfin trouvé un directeur pour l'Opéra, la nomination de MM. Gaillard et Ritt est chose conclue.

Mlle Van Zandt ne reparaitra décidément plus devant le public de l'Opéra-Comique. Marty CAZALÈS.

La sainte Cécile

« La Sainte-Cécile », dont nous parlions dimanche, poursuit son cours harmonieux, entre autres par l'Union Gauloise, Casino de Vaise, qui a eu la nouveauté d'entendre Mme Massart, et non M. Massart, comme quelques confrères l'ont imprimé par erreur; il est vrai que l'on ne pouvait supposer que l'illustre ténor applaudi de tout Lyon peut être ainsi flatté de la fortune en possédant encore dans Mme Massart cette voix de forte chanteuse, nous ravissant dimanche dans *Haydée*.

Aussi, il est en même temps regrettable qu'au quatrième acte des *Huguenots*, où chacun demeure tellement immobile que l'on entend plier (*sic*) un programme depuis le poulailler aux fauteuil, à l'audition de ce Raoul enchanteur, il est regrettable, disons-nous, que cette Valentine ne puisse le tenir à son tour et nous tous sous un charme réel.

Il ne nous reste qu'à supplier Mme Massart, au nom de ces terribles Lyonnais que son mari apprivoisa dès la première scène, de se montrer davantage désormais.

Mlle Sivori tout-à-fait étoile sous Stella confidente. La physiognomie italienne de cette jeune et charmante actrice se prêtait du reste à cette mélodie italienne.

M. Javid, élève de notre Conservatoire, a eu une part d'applaudissements dans le grand air du *Chalet* faisant ressortir cette voix vibrante autant que merveilleuse; pour notre part nous ne nous lasserons jamais d'entendre cette basse, étonnante, surtout parce que du commencement à la fin les airs chantés par M. Javid, ont le mérite de l'homogénéité la plus suave.

Quand l'on saura que Luigini en personne accompagnait les dillettanti nous n'aurons plus rien à ajouter.

Une petite merveille de déclamation a enlevé tous les braves, en attendant que Lucie Hanseler, grave *Mamouille* de 7 ans, ait été enlevée à son tour par un auditoire la couvrant de baisers. Cette tragédienne, sans le savoir, a mis la note juste à une pièce patriotique de Mlle Cécile Couturier, l'émérite professeur si connue de la rue Saint-Dominique. De sorte qu'on a goûté à un surplus de dessert lorsqu'à la fin du banquet, la même petite merveille de mémoire et de gentillesse nous a servi une poésie intitulée : *Le Passé et l'Avenir*, également de Mlle Cécile Couturier. Compliments sincères à l'auteur-professeur et sa délicate élève.

Honoré JULLIARD.

à l'analyser... Elle a, m'ont dit ces deux hommes, et presque dans les mêmes termes, l'indéfini d'une femme dont l'actif porte des intrigues à dissimuler, et pourtant sa vie est transparente... C'est le naturel et la dissimulation à la même heure. Ainsi fera-t-elle valoir tous les moyens de beauté, de séduction physiques; puis, lorsque vous lui semblerez épris, elle tournera le dos en persiflant; elle s'occupe dans le même salon, pour son caprice, d'un indifférent, d'un prêtre, d'une personne valétudinaire... d'un enfant ou d'un vieillard, tous subjugués à qui mieux mieux par son esprit, son instruction hors ligne. En définitive, ont conclu nos deux amis. c'est une Sapho de l'espèce la plus dangereuse... l'espèce honnête. En plus à béatifier... Les Grecs ne connaissaient pas cette variété, plaisante Lachenal... ni moi non plus, encore. Si comme Sapho, Mme du Boys se verra adorée de par sa beauté fulgurante... crainte et servie lâchement par le despotisme qu'elle saura d'ailleurs déployer, et auquel le malheureux esclave ne pourra jamais se soustraire, par ce que toute la personnalité de cette femme aura vis-à-vis le malheureux à perdre, corps et biens, l'aimant du Malestrom sur le navire fatalement condamné.

— Remarquez, mon père, que je dis corps et biens. Ceci, je vous l'avouerai, est de Paul, plus apte à juger cette dernière question, ajouta Jules, essayant de soupirer, que notre ami Victor et que moi, pour lesquels une femme dans la vie privée de tous les jours est chose inconnue. Paul, lui, par les circonstances bizarres que vous connaissez, possède une maîtresse chérie et digne de l'être... que ne l'épouse-t-il pas?... Mon père, vous l'avez vue, et vous-même l'avez trouvée charmante.

Union lyrique. — Le concert annuel de la société chorale « l'Union Lyrique », sous la direction de M. Marius Darvière, aura lieu dimanche 7 décembre, à une heure, dans la salle du Casino, au profit de la Caisse des retraités de la 111^e société de secours mutuels des *artistes musiciens*. Elle promet d'être très brillante, grâce au précieux et bienveillant concours de l'Harmonie du Rhône, directeur, M. Renaud, La Lyre Lyonnaise, directeur M. Caloin. Mme Allemami Mme Huguet - Blanchard, Mlle Blanchard, Mlle Nixaw.

MM. Ballard, Bournique, Berger.
La Marche des *volontaires*, de M. L. Paillard, sera exécutée par les trois sociétés, sous la direction de M. Renaud (180 exécutants).
Les *Martyrs aux arènes*, chant redemandé, sera exécuté par l'Union Lyrique et la Lyre Lyonnaise réunies, sous la direction de M. Darvière.

JEUX D'ESPRIT

Solution du dernier numéro

P L A T A N E
L A T O N E
A T O M E
T O M E
A N E
N E
E

Ont deviné : Antonin, Petiton, Emma P. Javid, Louis P. E. Vicq

TÉLÉPHONE

M. Alfred des Essarts. — Vos vers enchanteurs, seront lus dimanche, mille remerciements

Mme Vicq. — Reçu vos charades et merci, quant aux autres notre imprimerie n'est point outillée pour les figures.

Edmond Martin et divers. — A bientôt comptes rendus.

LE MONITEUR DE LA MODE

peut être considéré comme le plus intéressant et le plus utile des journaux de modes. Il représente pour toute mère de famille une véritable économie.

PRIX D'ABONNEMENT :

	UN AN :	SIX MOIS :	TROIS MOIS :
Edition simple	14 fr. »	7 fr. 50	4 fr. »
Edition 1.....	26 »	15 »	8 »

Le *Moniteur de la Mode*, paraît tous les samedis chez A. Goubaud et fils, éditeurs, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

A tous ceux qui souffrent d'épilepsie, de crampes et de maux de nerfs, nous recommandons instamment la méthode si universellement connue et quasi-miraculeuse du Prof. Dr Albert, Paris, 6, Place du Trône, 6. Que tous les malades s'adressent donc à lui avec confiance et beaucoup d'entre eux retrouveront la santé qu'ils désespéraient jamais recouvrer. Traitement par correspondance, après communication de l'histoire détaillée de la maladie. Monsieur le prof. Dr Albert n'accepte les honoraires qu'après constatation de résultats sérieux.

LIBRAIRIE LÉON VANIER

Paris, 19, Quai Saint-Michel, 19, Paris

Nouveaux ouvrages extraits du catalogue général envoyé franco contre demande affranchie.

Le Prix d'un Mari, par Oscar NOIROT. — Un volume in-18.....A..... 3 fr. »

M. Sumène accorda un signe d'assentiment.

— Doulaucourt peut donc comparer. Eh bien! savez-vous ce qu'il m'a dit?... :

— Tiens, Jules, garde-toi de Mme du Boys comme du caïman, car cette femme, une fois ta maîtresse, te conduirait d'un signe à l'enfer, et malgré votre immense fortune, tu te réveillerais, mon cher, un beau matin, sur le grabat d'un hôpital ou le fumier de Job...

— Je n'aime pas la Gouvernante - Modèle, comme jalouses et admirateurs l'ont surnommée, d'après Lachenal; cependant l'appréciation de Paul me parut forte, et je le lui dis.

— Eh bien! me répondit-il des plus paisiblement, si tu as la chance de demeurer, comme moi, tout de sang-froid près de la belle Thérèse... si tu veux réfléchir et rester franc, tu en conviendras. Regarde-la s'asseoir, se mouvoir... suis-la dans la voiture où elle se complait d'une façon mixte entre la courtisane ou la duchesse impertinente... cherchant par ci, par là, un air de bon aloi... Et les soirs d'hiver, quand elle se pelotonne dans un de vos soyeux fauteuils au feu brillant des salons, n'est ce pas une vraie chatte angora, douce, souple, dont le frissonnement si bien réchauffé, qu'il en devient séduisant... pour vous gagner encore à sa cause. Est ce qu'à la conversation, à table même, au piano, en un mot, uniformément où elle serait en évidence, cette étrangère typique ne semblera-t-elle pas avoir le monopole de faire vivre ou damner à son choix quiconque est aimé d'elle ou lui devient antipathique. Oh! cette femme, assura Paul sans tergiverser, cette

Prix de Gros **AU SORBIER** Prix de Gros

Parures de Bals et de Mariées
Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16 (près la Bourse), LYON

Plumes et Fleurs — Chapeaux de Feutre

CHAPEAUX DE PAILLE

Formes pour Chapeaux — Nouveautés pour Modes — Dentelles

FICHUS — VOILETTES — RUCHES

THÉS DE CHINE

Thé de soirée — Thés Souchong
Pékao à pointes blanches, oranges — Schulang, etc.
IMPORTATION DIRECTE

Pharmacie GAVINET

LYON — 4, rue Bellecour — LYON

LIQUEUR DES DAMES (Voir les annonces à la quatrième page)

LAINES

A TRICOTER ET AU CROCHET

Pour Œuvres de charité, le 1/2 kil.	4 fr.
Gris mélangé, cachou, etc.....	5 »
Mérinos et Saxe écrus.....	5 »
— toutes nuances.....	6 »
Cachemire blanc et noir.....	6 »
Anglaise irrétrécissable écrue.	6 »
— toutes couleurs..	7 »
Persan blanc, noir, couleur.....	5 »
Mohair —	7 »

Robes et Manteaux d'Enfants, Pelerines et Fichus

A. ROYANÉ, 1, rue de la Préfecture

A LA RENOMMÉE

44, place de la République, 44

Cette Maison, la plus importante de Lyon est toujours parfaitement pourvue de chaussures dans tous les prix pour Dames, Hommes et Enfants.

CHAUSSURES DE CHASSE, D'EXCURSIONS, DE CÉRÉMONIE ET DE LUXE

HAUTE NOUVEAUTÉ

Chaussures pour Lawn Tennis

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 28

femme n'a pas dû passer dans la vie sans pouvoir s'accuser du suicide ou la mort de quelqu'un.

Comment, réfléchissait un jour Victor, Mme Duboys avoue être veuve d'un officier la laissant sans fortune, et avec ses moyens si nombreux, surtout si réels, de séduction comment ne chercha-t-elle jamais à utiliser, au profit de son avenir ou de sa tendresse, les liaisons avouables qu'on doit se créer au régiment... cette grande famille, à laquelle tous les membres restés dignes se rattachent parce qu'ils y sont accueillis, je l'ai toujours remarqué, avec sympathie dans toutes les circonstances et les séjours possibles.

Un jour (c'est toujours Victor qui préside ici, mon père) je mis la conversation sur l'armée... ce qui m'a paru agacer instantanément votre gouvernante... ce voyant, je me mis à alimenter les lieux communs dans la certitude de faire jaillir une étincelle à ce for intérieur, toujours si étrangement dissimulé.

Longuement, ma partenaire se renferma dans des circonlocutions, nullement mon but... A la fin, je finis par lui lancer avec ce qu'elle prit bien à tort, cette fois, pour de la franchise :

— Combien suis-je surpris, Madame, que vous n'ayez pas contracté d'autres liens dans l'armée... puisqu'on a toujours expérimenté que les jeunes femmes s'habituant à la vie voyageuse et le brio du régiment ne peuvent se complaire ailleurs.

— Me prendriez vous pour une dame de régiment? demanda-t-elle persiflante; assez sur ce maudit chapitre... je vous en prie. Je n'aime pas les militaires

(A Suivre)

ÉRUAL.

